

Ce spectacle m'affligerait, si je ne savais que le prochain hiver sera, pour les vignobles comme pour les champs, non la mort, mais la saison du sommeil réparateur, que nous verrons revenir le printemps couronné de fleurs et l'été riche et généreux, avec ses gerbes d'or et ses fruits savoureux.

Le hasard de ma course vagabonde m'a conduit au bord du Détroit, dont la surface calme et unie reflète les doux rayons du soleil. Assis à l'ombre d'un sorbier, je me rappelle que je suis venu me reposer ici, il y a quatre ans, en compagnie de ma bonne mère. Déjà atteinte du mal qui devait nous la ravir, elle s'accrochait à la vie, non par crainte de la mort, mais parce qu'elle savait que nous avions si grandement besoin de ses sages conseils, de ses bons exemples, de ses tendres soins, de son amour. Aimer, prier et travailler, ces trois mots résument toute sa vie.

La soirée était belle alors comme aujourd'hui. Le soleil, ce peintre magique, semblait avoir épuisé toutes les couleurs de sa riche palette, pour donner plus d'éclat au spectacle grandiose qui se déroulait à nos



pieds. Quelle agréable eau-erie, et comme je voudrais en revivre le fit-ce qu'un seul instant. J'en ai du moins conservé le souvenir au fond de mon cœur.

Comme en ces moments de retour vers le passé on est heureux d'avoir la foi et de pouvoir jeter un regard plein de confiance vers l'au-delà, où nous attendent ceux que la cruelle mort nous a ravis.

Singulière et bien étonnante coïncidence ! Pendant que ma chère Mère me parlait, ici même, à l'ombre de ce sorbier, sur les rives du majestueux Détroit, un petit oiseau, caché dans l'épais ombrage de l'arbre, secoua sur nos têtes les joyeux tilles de sa voix argentée. Nous l'écoutâmes en silence. Il nous semblait entendre les accents doux et tendres d'un esprit bienfaisant qui venait nous consoler et nous fortifier...

Et voilà que les mêmes notes suaves charment mon oreille. Mère, est-ce vous qui m'envoyez ce message, pour me rappeler vos conseils, vos avertissements et vos tendres consolations d'autrefois ? Du haut du ciel, où votre vie méritoire et votre long

martyre vous ont sans doute préparé une belle place, vous veillez sur ceux que vous avez tant aimés ici bas.

Après l'hiver et les tempêtes de la vie, vous avez vu se lever le soleil du printemps éternel.

Bénie soit votre mémoire, Mère chérie ! A la prochaine fête de tous les Saints, comme je le fais chaque jour, je penserai à vous dans mes prières, et, plein de confiance en Celui qui réserve une récompense magnifique à ses fidèles serviteurs, je vous invoquerai comme une sainte du paradis et je vous supplierai d'intercéder pour moi.

V. V.

Windsor, octobre.

PAUVRE VIEUX !

Je ne dirai pas où est arrivée la triste histoire que je vais raconter, mais j'en garantis l'exactitude sous tous les rapports. A mes lecteurs à faire la conclusion.

Un vieillard, courbé sous le poids des peines plutôt que sous celui des années, vient d'être amené devant le recorder. Un officier de police l'a trouvé couché sur un banc dans une promenade publique, lui a demandé ce qu'il faisait là, quels étaient son domicile et ses moyens d'existence, et, ne recevant à toutes ces questions aucune réponse satisfaisante, a cru remplir un devoir en l'arrêtant.

-- Son crime ?

-- Il est vieux...

-- On ne saurait le condamner à cause de cela. Tout le monde peut se trouver un jour dans le même cas.

-- Il est pauvre...

-- Pauvreté n'est pas vice, à moins que l'on ne soit pauvre par sa faute. Cet homme est-il buveur, joueur, paresseux, débauché ?

-- Non ; il a travaillé tant qu'il a pu ; il s'est donné beaucoup de peine pour élever ses enfants et soigner sa femme dans sa dernière maladie... Mais l'ouvrage est rare et les jeunes, travaillant à prix réduit, font une concurrence désastreuse aux vieux. On ne veut plus de lui et, vraiment, affaibli comme il est, il ne saurait rendre

de grands services. Bref, quand je l'ai arrêté, il y avait, d'après ses déclarations, deux jours qu'il n'avait plus mangé.

-- Ne m'avez-vous pas dit qu'il a des enfants ?

-- Oui, en effet ; il en a six, dont trois sont aux Etats-Unis. Ceux-là n'ont plus donné de leurs nouvelles depuis longtemps.

-- Et les autres ?

-- L'aîné a une nombreuse famille et sa femme est brouillée avec le "bonhomme" depuis le jour de son mariage. Pour avoir la paix il ne parle jamais de son père et ne s'en occupe guère.

-- Ce n'est pas le plus beau de son histoire. Puis...

-- Il reste deux filles. L'une est la femme d'un commis qui ne veut pas entendre parler d'un beau-père pauvre. Le ménage n'est pas des plus heureux : le mari fait partie de plusieurs clubs ; il chasse, pêche fait de longues promenades sur son cheval à deux roues et est très-for au billard. La femme court les magasins et se croirait déshonorée si elle sortait trois fois avec le même chapeau. Tout cela fait que les finances sont dans un état déplorable et qu'on ne saurait songer à nourrir une bouche inutile.

-- Heureusement que la plus jeune...

-- Celle-là prendrait peut-être soin de son pauvre père, mais, malheureusement, elle aurait elle-même besoin d'assistance. Bien qu'elle soit malade, elle travaille du matin au soir ; cela n'est guère de nature à lui rendre la santé ; dans le courant d'une seule année, elle a été forcée deux fois de demander un lit à l'hôpital. Elle en est sortie il y a quelques jours et sous peu elle devra y retourner encore.

-- Quel est son métier ?

-- Elle est couturière et, en travaillant bien, elle gagne à peine de quoi payer sa pension.

-- De sorte que le vieux père...

-- Est là devant vous, votre Honneur, accusé de vagabondage. Il est incapable de gagner sa vie et